

UNE
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan

LA GYM DE TOUS LES DANGERS



P.O.L

Extrait de la publication

LA GYM DE TOUS LES DANGERS

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004
LES JAPONAIS, 2004
L'AUTEUR DE POLARS, 2005
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005
CRUELLE TÉLÉ, 2005
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006

Raphaël Majan



U
N
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

LA GYM DE TOUS LES DANGERS

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2006

ISBN : 2-84682-143-7

www.pol-editeur.fr

« Vous êtes trop gros »

Lundi 12 septembre 2005, le commissaire Wallance est à la médecine du travail. C'est une consultation obligatoire, ça recommence tous les ans. Le prétexte est de faire faire des économies à la Sécurité sociale en détectant préventivement d'éventuels maux quoique le résultat apparaisse plutôt de lui faire gaspiller de l'argent, vu la désinvolture avec laquelle tout cela se passe. Ce n'est jamais agréable d'aller chez le médecin mais, au moins, d'habitude, celui ou celle qui est en face de soi fait mine de s'intéresser à vous. On le paie, il rembourse à sa manière. Tandis que là, on ne

paie rien et l'autre ne rembourse rien, c'est tout à fait inutile comme mode de commerce.

L'aura de la police ne transfigure aucunement le commissaire pendant qu'il est assis en slip dans la petite cabine où une secrétaire en blouse blanche, comme s'il fallait un uniforme médical pour cocher un rendez-vous sur un ordinateur, lui a demandé de se déshabiller et d'attendre jusqu'à ce que le docteur Gnan ouvre la porte de l'autre côté, il n'est plus rien qu'un homme comme les autres. Il lui semble d'ailleurs que ça fait un temps exagéré qu'il est là, on s'ennuie vite, quasi nu dans une sobre pièce d'un mètre carré. En plus, il entend le médecin, qui a tout l'air d'être une femme, parler au salarié précédent, et l'idée que le suivant pourra écouter sa conversation à lui n'est pas pour le rasséréner. Au demeurant, rien d'intéressant ne se dit que « Faites "Aaaah" », « Allongez-vous », « Respirez », et Wallance n'écoute d'ailleurs pas vraiment, ce que disent les autres le passionne rarement. Il n'y a jamais que les aveux qu'il est content d'entendre, et encore, quand l'assassin ne les noie pas dans des flots de larmes, de remords ou de dénégations ou justifications malgré tout.

Il entend « Au revoir, monsieur », une porte se ferme et la sienne s'ouvre.

–Asseyez-vous, je vous en prie, dit une blonde d'une bonne trentaine d'années, plutôt belle femme, sans lui serrer la main comme si elle serait contrainte, nécessité médicale oblige, de se laver ensuite les siennes si jamais elle était polie.

–Vous vous appelez bien Wallance ?

–Oui, dit le commissaire.

–Vous êtes bien né le 6 novembre 1952 ?

–Oui, dit le commissaire.

Ça commence à l'agacer, cet interrogatoire. Il est entré dans la police pour être celui qui pose les questions, pas celui qui les reçoit. Si le rôle des médecins consiste juste à savoir lire pour vérifier une fiche, c'est trop long, sept ans d'études secondaires, et leur prestige est usurpé.

–C'est drôle, comme nom, Wallance. J'ai vu quand j'étais adolescente un film américain qui s'appelle *L'homme qui tua Liberty Valance*. Vous me direz, Liberty, c'est un joli prénom, ajoute le docteur Gnan.

–De John Ford, oui, dit le commissaire pour faire comprendre qu'il n'est pas venu prendre une leçon

de cinéphilie, lui qui est exaspéré depuis des années par l'usage selon lui trop familier que certains font de ce « Liberty », même la référence à l'adolescence lui déplait, il est de taille à intéresser des femmes de tout âge.

—Vous avez été malade, depuis l'an dernier ?

Qu'est-ce que c'est que cette question ? Si cette femme a voulu être médecin, travail qui normalement réclame des connaissances, qu'elle assume. On n'attend pas non plus d'une voyante qu'elle se plonge dans votre biographie avant de vous prédire le passé.

—Je suis pressé, dit le commissaire et c'est vrai qu'il a toujours un assassinat sur le feu, à résoudre ou à commettre, ne serait-ce que ce docteur Gnan, tel que c'est parti il serait plus vite dehors en l'étranglant qu'en subissant la consultation de *a* à *z*.

Il l'épargne cependant dans l'immédiat, d'une part parce qu'il ne faut pas que ses nerfs se croient tout permis, auquel cas une nouvelle consultation s'imposerait et tout le bénéfice du crime serait perdu, et d'autre part parce qu'il voit mal comment il ne serait pas compromis dans l'affaire, si on le retrouvait seul à côté du cadavre avec qui il avait rendez-vous, et

personne n'a jamais tué qui que ce soit dans l'unique but de se faire arrêter. Et puis, en slip, il ne regorge pas d'armes, ses doigts ne sont qu'empreintes.

–Faites « Aaaaah », dit le médecin en lui introduisant l'horrible truc habituel dans la gorge.

–Aaaaah, dit le commissaire.

–Bon, allongez-vous. Respirez, respirez fort.

Puis elle lui prend la tension.

–Bon, dit-elle. Quelle est votre profession ?

–Commissaire de police, dit d'un ton majestueux Wallance qui se demandait comment le faire savoir et donc ravi de la question.

–Inspecteur de police, c'est drôle, inspecteur Liberty.

–Commissaire, dit le commissaire qui prend sur lui pour retarder l'étranglement.

Que les gens confondent les grades quand ils ne les ont pas sous les yeux, passe encore, quoique ce soit déjà inadmissible, mais qu'ils ne soient même pas fichus de les répéter quand on les leur dit, c'est eux qu'on devrait soigner.

–C'est intéressant comme travail ? dit le docteur Gnan, une nouvelle dans le centre et qui semble

vouloir faire partie de cette génération de médecins pour qui le contact humain est important.

—Ça ouvre des perspectives, dit Wallance sans se mouiller.

—En tout cas, c'est la première fois que j'ai un inspecteur allongé en slip dans mon bureau, dit la blonde en riant.

La prétendue communicativité du rire se révèle un lieu commun littéraire dont la réaction du commissaire montre toute la fausseté. C'est le non-rire, au contraire, qui se propage jusqu'au docteur Gnan, contrainte de se reprendre.

—Vous êtes française ? dit Wallance.

À défaut de l'assassiner, une petite reconduite à la frontière pourrait le libérer de l'idiote, même s'il répugne généralement à gâcher son talent dans des affaires subalternes et des demi-mesures.

—Tout ce qu'il y a de plus française, dit le docteur Gnan. Je suis née à Montazignac.

Elle le dit avec une fierté amusée qui perdrait toute raison d'être si elle connaissait mieux le commissaire.

Le pire est à venir. Wallance est toujours sur le dos, sans nul autre champ visuel confortable que

le plafond ou son propre ventre proéminent s'il baisse les yeux, quand le téléphone sonne. Il y a un panneau dans chaque pièce ordonnant d'éteindre les portables mais le docteur Gnan n'y va pas par quatre chemins : elle contourne l'interdiction, dont le but est qu'il n'y ait pas d'interférences avec les instruments médicaux, en recevant ses appels personnels sur son propre poste de travail. Fidèle à lui-même, le commissaire n'écoute pas, mais des phrases lui parviennent quand même, surtout quand on parle de lui, l'inconscient a ses antennes.

—Non, tu ne me déranges pas du tout, au contraire, mais j'attendais plutôt ton appel hier soir. Tu ne devineras jamais qui est dans mon bureau. Je peux pas te raconter maintenant mais ça va t'amuser. On parle des salaires des fonctionnaires mais je peux t'assurer qu'il y a des inspecteurs de police qui mangent à leur faim, et même au-delà. Oui, ce week-end, on peut partir jeudi soir, j'ai mon vendredi de libre. Il n'y a pas que les autres à avoir une santé, j'ai bien le droit de me préoccuper de la mienne.

Telles sont les phrases dites au téléphone qui parviennent discontinûment à Wallance, lequel,

laissé à lui-même, se rend compte que son slip est peut-être un peu trop usé. Tout ce qu'il y a de propre mais usé, l'élastique ce n'est plus ça, tel est l'inconvénient du ventre, ça diminue significativement la durée de vie des sous-vêtements. Il regrette évidemment de ne pas l'avoir remarqué plutôt ce matin, il en aurait pris un autre pour au moins, s'il faut y passer, s'exhiber de façon plus gratifiante.

—Bon, vous êtes trop gros, dit comme tout diagnostique la blonde après avoir raccroché.

Maintenant, c'est le comble : voilà que le commissaire a à subir des remarques personnelles. Il est venu à cette visite médicale parce qu'il est obligé, c'est la loi, une conquête sociale, il n'attend rien du docteur Gnan qui n'a pas jusqu'à présent manifesté la moindre compétence médicale et se permet toutefois de sortir de ses prérogatives pour influencer sur sa vie privée.

—Mais pas du tout, dit Wallance qui a en commun avec Obélix une certaine dénégation quant à son poids, se jugeant plus enveloppé que franchement gros et de fait beaucoup moins que l'ami d'Astérix.

Il touche lui-même son ventre qu'il a rentré pour estimer que c'est un tour de taille acceptable. Mais le docteur Gnan le fait mettre à quatre pattes et lui donne un petit coup dans les abdominaux qu'il n'a pas afin qu'il se relâche et, évidemment, dans cette position, c'est tout à fait différent. Indéniablement, présenté ainsi, il peut paraître gros.

—C'est la faute à mon slip qui est détendu, dit-il sans trop y croire.

—Sûr qu'il est temps d'en changer, dit la blonde, dépassant les bornes, vu que Wallance le prend pour un jugement de valeur quant à la coupe de ses sous-vêtements. Il faut que vous fassiez du sport, sinon votre cœur n'y résistera pas.

C'est vraiment l'inquisition, ces visites médicales. Au début, on le torture de questions, ensuite il devrait ployer sous les ordres. Mais ce n'est pas une doctoresse de série Z, sinon elle aurait son propre cabinet, qui va faire la police dans la vie d'un commissaire.

—Vous croyez que je n'ai rien d'autre à m'occuper que de sport. En plus c'est hors de prix, tous ces clubs, dit contradictoirement Wallance.

—Détrompez-vous, dit le docteur Gnan, prête à entamer une discussion de consommateurs. Moi, je vais tous les matins au Top Gym Plus Club et c'est très raisonnable, si vous prenez l'abonnement annuel.

—Ah, vous y allez tous les matins ? dit le commissaire qui, de cet instant, trouve davantage de charme à ces éventuelles séances.

Puisqu'il ne peut pas assassiner le médecin au cabinet, il n'aura qu'à faire ça au gymnase. Ça soignera son cœur de tous les côtés à la fois, en améliorant les battements et en le débarrassant d'une aigreur. Encore plus que comme un des beaux-arts, il se demande d'ailleurs si l'assassinat ne doit pas être considéré comme une discipline sportive : en tout cas, depuis presque trois ans qu'il le pratique, ça lui fait un bien fou. Cependant, ainsi qu'il le note dans un des carnets arrivés en ma possession, « un assassinat a toujours mille particularités et conséquences, mais il ne fait jamais maigrir ».

Soixante millions de témoins ?

Au commissariat, Lavraut confirme à Wallace que Top Gym Plus Club, TGPC comme on dit, est une entreprise d'excellente qualité.

—« Le top de la gym, la gym du top », c'est leur publicité. Martine y va au moins trois fois par semaine. Depuis la naissance d'Anne, elle trouve qu'il faut ça pour ses abdominaux.

Charlotte Lavraut va avoir huit ans, Emily six, mais Anne a juste un an. Tout ce qui concerne celle-ci passionne particulièrement le commissaire qui a de bons mobiles de s'estimer le père de cette

enfant¹. L'idée de rencontrer au sport l'épouse de son fidèle collaborateur dont il ne tient plus trop à ce qu'elle soit son amante ne le réjouit pas spécialement mais, par le comité d'entreprise ou une mutuelle de fonctionnaires, il a des prix chez TGPC, ça ne se refuse pas.

Mercredi 14 septembre, il est inscrit. Il suffit de remplir à la fois un questionnaire et un chèque. Une des questions consiste à donner sa profession, ce que le commissaire fait toujours volontiers, s'imaginant que ça lui vaudra des égards, mais les bureaucrates du club, plus fonctionnarisés que les fonctionnaires du ministère de l'Intérieur à qui il serait de mauvaise foi de reprocher de ne pas se régaler dès que leur arrivent des documents indiscrets, classent son dossier sans s'intéresser à son métier.

—Wallance? Ce serait drôle que votre maman vous ait prénommé Liberty, comme dans le film, croit juste utile de dire une des filles de l'accueil, s'estimant probablement cultivée et spirituelle. Votre

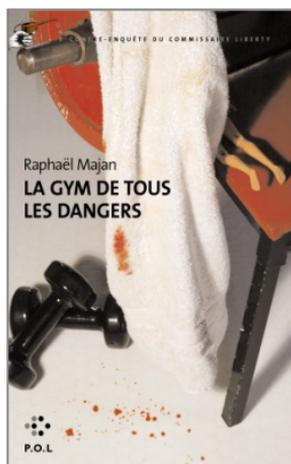
1. Voir les précédents volumes de la série et plus précisément *Chez l'oto-rhino* et *Accouchement charcutier*.

carte sera prête demain mais, avec cette attestation, vous pouvez commencer dès aujourd'hui.

Ce qu'il fait après avoir acheté un cadenas pour fermer son vestiaire, il s'en est déjà procuré un mais impossible de retrouver où il l'a mis et il ne va pas louper la séance pour économiser un deuxième, quoique, sans être avare, c'est exaspérant de devoir payer pour un objet qui deviendra entièrement inutile quand il aura retrouvé le premier. Il faut bien, cependant, l'honneur de la police n'y trouverait pas son compte si on lui volait ses vêtements au club et qu'il devait arriver au commissariat en T-shirt, baskets et short de sport, encore humides de sa sueur qui plus est.

Quand il est en tenue, le short et le T-shirt manquant toutefois un peu d'ampleur, le moulant d'autant plus exagérément qu'il ne tient pas à donner cette image de lui-même, il s'apprête à utiliser un de ces tapis qui permettent de courir sur place et de faire l'économie du paysage qu'on n'a pas à admirer, comme quand on se dépense en pleine campagne et qu'on ne peut pas se concentrer sur l'effort physique tellement il faut aussi se consacrer

à trouver jolis tous les endroits bourrés de trous où on manque se tordre la cheville par lesquels on passe. Malheureusement, il n'y en a aucun de libre. Plus exactement, Wallance déniche bien un tapis où personne ne court, mais il y a déjà une serviette dessus, comme s'il était réservé. Il hésite à enlever la serviette, seulement tout le monde le voit et c'est le premier jour, il ne connaît pas les usages. Il aurait mieux fait de ne pas hésiter car arrive un type qu'il a vu se déshabiller après lui au vestiaire et qui a donc juste, au mépris de toute politesse et justice, marqué son territoire en déposant la serviette sur l'instrument libre pour empêcher qui que ce soit de s'en emparer alors qu'il était encore dans ses vêtements de ville, réclamant des autres une courtoisie dont il s'exonère. Ce ne sont pas des manières. Le commissaire veut l'insulter mais, est-ce l'indignation devant une telle pratique si peu solidaire? la prudence qui lui ressemble pourtant si peu face à une situation si nouvelle dans un lieu encore inconnu? toujours est-il qu'il ne bronche pas. Une minute plus tard, tandis qu'il s'est installé à un vélo qui a le même avantage, partagé avec tous les instruments du club,



Raphaël Majan
La gym de tous les dangers

Cette édition électronique du livre
La gym de tous les dangers de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 15 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2006
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846821438 - Numéro d'édition : 142198).
Code Sodis : N44361 - ISBN : 9782818004203
Numéro d'édition : 229868.